

---

# Anthropologie québécoise, études amérindiennes, et la revue *Recherches amérindiennes au Québec*

Claude Gélinas *Université Laval*

---

**Résumé:** La revue *Recherches amérindiennes au Québec* a vu le jour en 1971. À l'origine, ses fondateurs avaient trois objectifs : fournir un lieu d'expression aux chercheurs francophones, contribuer à la connaissance des cultures amérindiennes du Québec, et donner à la revue un caractère multidisciplinaire en faisant en sorte qu'elle soit ouverte à tous les chercheurs travaillant sur des sujets relatifs aux Amérindiens et aux Inuits. Une analyse du contenu de *RAQ* depuis 30 ans montre que si ces objectifs initiaux ont été atteints, la revue s'est néanmoins constamment adaptée aux différents courants de pensée qui ont influencé les études amérindianistes au Québec. De plus, il ressort que *RAQ* a toujours reflété davantage l'état de l'amérindianisme universitaire que celui de l'amérindianisme hors universités qui, pourtant, de tout temps a produit la plus grande partie du savoir sur les populations autochtones.

**Abstract:** The journal *Recherches amérindiennes au Québec* was founded in 1971. In the beginning, its founders had three main objectives : they wanted to offer francophone amerindianists an opportunity to publish in their own language; contribute to the knowledge of native cultures of Quebec and give the journal a multidisciplinary status so it could be opened to all individuals working on Native and Inuit topics. An analysis of *RAQ* contents over the last 30 years shows that if these initial objectives have been achieved, it is because the journal constantly adapted itself to the different ideologies that shaped native studies in Quebec. Moreover, *RAQ* has always better reflected the state of native studies done in universities than the state of native studies done outside universities, even though the latter has always produced the greater part of our knowledge on native populations.

## Introduction

L'année 2000 marque le 30<sup>e</sup> anniversaire de la revue *Recherches amérindiennes au Québec*<sup>1</sup>. Cette longévité en elle-même est sûrement digne de mention, et elle est d'autant plus remarquable si l'on considère qu'il s'agit d'une revue qui a été créée et a toujours fonctionné administrativement hors du milieu universitaire. Bien que, tout au long de son histoire, elle ait bénéficié de subventions gouvernementales et d'un soutien financier occasionnel de divers organismes, la revue a toujours dû composer avec un budget inférieur au coût réel de production. En réalité, ce qui a véritablement tenu la revue à flot, c'est le temps et l'énergie déployés la plupart du temps sur une base bénévole par ses artisans pour solliciter des textes, organiser des numéros, traduire les articles en français, etc. Si l'aventure de *Recherches amérindiennes au Québec* a pu ainsi se dérouler sur trois décennies, c'est sans aucun doute que la revue répondait, et répond encore, à un besoin fondamental au sein du milieu amérindianiste francophone du Québec. En ce sens, ce texte vise à mettre en lumière le rôle joué par la revue et son importance au fil des ans, en traçant un parallèle entre l'évolution de son contenu et celui non seulement des études amérindiennes au Québec, mais également de l'anthropologie québécoise dans son ensemble. Ce faisant, on constate que si la revue s'est voulu un reflet plutôt fidèle des tendances idéologiques de l'anthropologie francophone au Québec depuis 30 ans, son contenu est davantage un portrait de la nature et de l'évolution de la recherche amérindianiste universitaire que de la recherche amérindianiste québécoise dans son ensemble.

## L'anthropologie au Québec avant 1970

Le domaine des études anthropologiques au Québec s'est véritablement mis en place à compter des années 1960, dans le sillon de la Révolution tranquille et de l'ouverture du Québec sur le reste du monde. Certes, il y

avait toujours eu, avant cela, un goût pour l'altérité culturelle chez les Québécois (Muller, n.d.), et certains travaux de nature anthropologique avaient déjà été effectués, mais généralement par des individus isolés ou qui évoluaient au sein d'autres disciplines académiques. C'est d'ailleurs du Québec qu'est sorti le premier anthropologue diplômé du Canada, Marius Barbeau (1883-1969) qui, après avoir produit une thèse (B.Sc.) à Oxford (1911) portant sur le totémisme chez les autochtones de la Côte-Nord-Ouest du Canada, accumula une somme considérable de données sur le folklore et la culture de plusieurs autres populations autochtones tout en s'adonnant à la cueillette du folklore canadien-français (Barbeau, 1994 : xxi-xlv; Nowry, 1995).

Jusque dans les années 1950, dans la foulée des travaux de Barbeau et de quelques-uns de ses disciples, l'«anthropologie» québécoise – sans doute est-il plus approprié de parler d'études folkloriques – fut essentiellement une entreprise de collecte de données. Ce qui intéressait les chercheurs francophones, c'était avant tout de recueillir des éléments de tradition orale et, dans une moindre mesure, de culture matérielle propres aux Canadiens français. Même sur le plan archéologique, ce qui animait les quelques initiés était la mise au jour des vestiges du Régime français (Martijn, 1998 : 165; Trigger, 1981 : 70). En fait, on pourrait parler d'une sorte d'anthropologie de sauvetage, dans la mesure où les travaux des chercheurs d'alors, généralement teintés d'une perspective nationaliste, reflétaient notamment une certaine volonté de survie. Il fallait recueillir les éléments de la culture «originale» pour préserver la connaissance et assurer la protection du «nous collectif» face à la menace d'acculturation qui, croyait-on, planait sur les Canadiens français. Autrement dit, il fallait s'étudier nous-mêmes avant de songer à étudier les autres.

Dès les années 1920 à McGill, mais surtout durant les années 1940 et 1950, quelques cours d'anthropologie ont été dispensés dans les départements de sociologie et de psychologie du Québec (Dubreuil, 1998 : 89-92; Nowry, 1995 : 358-359; Trigger, 1997 : 90). À cette époque, la sociologie et l'anthropologie se chevauchaient et il était fréquent que des chercheurs des deux disciplines fassent équipe à l'intérieur des projets d'études (Gold et Tremblay, 1983 : 53-54). Mais l'inévitable scission académique entre les sociologues, préoccupés par l'étude de la société globale, et les anthropologues, dont l'intérêt portait plutôt sur des études régionales et sur le changement (Tremblay et Gold, 1984 : 260-262, 267), s'est finalement produite dans les années 1960, avec la création des départements d'anthropologie à l'Université de Montréal (1961), à McGill (1969), et un peu plus tard

à l'Université Laval (1972)<sup>2</sup>. L'élaboration des premiers programmes d'études, l'augmentation du nombre de professeurs, la démocratisation des collèges et des universités qui a favorisé l'accroissement de la clientèle étudiante et, enfin, le déblocage de généreux fonds de recherche sont autant de facteurs qui contribuèrent à implanter solidement et définitivement l'anthropologie dans le paysage académique québécois, et à lui assurer, à l'image de l'anthropologie américaine et des autres sciences sociales au Québec à la même époque, un développement accéléré.

Soulignons également que la nature des recherches anthropologiques au Québec, dans les années 1950 et 1960, avait désormais peu à voir avec celle qui prévalait dans la première moitié du siècle. Dans le sillon des travaux de Marcel Rioux (1919-1992), le gendre de Barbeau, les anthropologues s'éloignaient progressivement d'une anthropologie du folklore pour s'orienter davantage vers une anthropologie sociale, axée vers la compréhension de la société québécoise francophone non seulement en elle-même, mais par rapport à l'ensemble nord-américain qui l'englobait. Les recherches d'alors, qui portaient généralement sur la structure sociale et, surtout, sur l'économie des communautés rurales, étaient certes influencées méthodologiquement par l'anthropologie culturelle américaine, laquelle privilégiait l'étude d'éléments constitutifs, généralement les petites communautés, pour ensuite saisir la société globale. Mais elles s'inscrivaient également dans une perspective nationaliste, puisqu'on ne cherchait plus à préserver les vestiges d'une culture ancienne, mais à comprendre une culture actuelle, à en délimiter les frontières, et à en promouvoir la spécificité. Cette nouvelle anthropologie comportait également un important volet appliqué, dans la mesure où, en même temps qu'on s'affairait à mesurer l'impact de la modernisation et de l'intervention croissante de l'État sur la culture canadienne-française «traditionnelle», on souhaitait appuyer et orienter pour le mieux le développement. En somme, c'était une anthropologie qui s'inscrivait dans un véritable projet de société. Ces grandes caractéristiques qui, pour Tremblay et Gold, sont à la base de la constitution d'une véritable anthropologie du Québec (Tremblay et Gold, 1984), allaient déborder sur les années 1970, et s'étendre inévitablement au milieu amérindianiste.

## **Les études amérindiennes au Québec avant 1970**

Avant les années 1960, les Québécois avaient dans l'ensemble montré peu d'intérêt pour l'étude des populations amérindiennes. Certes, la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>

siècle avait vu naître la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal (1866) de même que le Redpath Museum à l'université McGill (1882) où furent conservés, notamment, les témoins archéologiques recueillis sur le site iroquoien de Dawson (Lawson, 1999 : 58-59). La création d'une branche montréalaise de l'American Folklore Society en 1888 amena également certains membres de l'élite locale à s'intéresser au folklore amérindien, tandis que John William Dawson (1820-1899), le directeur de l'université McGill, publia, tant en anglais qu'en français, des textes portant sur des découvertes archéologiques souvent fortuites, tout en proposant des interprétations sur l'origine et la trajectoire préhistorique des Iroquoiens d'Hochelaga. Mais ses travaux étaient issus, somme toute, d'un intérêt ponctuel pour l'archéologie et pour les autochtones de la préhistoire (Trigger, 1981 : 75). William Douw Lighthall (1857-1946) y alla d'une contribution similaire à celle de Dawson, mais avec un intérêt apparemment plus soutenu pour le sujet<sup>3</sup>. En somme, jusqu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'intérêt pour la préhistoire et les autochtones du Québec demeura limité à une poignée d'individus, majoritairement anglophones<sup>4</sup>.

Outre Barbeau qui s'intéressa au folklore des Hurons de Lorette, quelques Québécois francophones portèrent attention aux Amérindiens dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi eux, Aristide Beaugrand-Champagne, un architecte, s'intéressa particulièrement aux Iroquoiens et publia plusieurs articles à leur sujet en plus de contribuer à l'analyse ou à la découverte de sites archéologiques iroquoiens. Dans son ouvrage *Iroquoisie* publié en partie en 1947<sup>5</sup> et qui connut une diffusion limitée, Léo-Paul Desrosiers (1896-1967) s'intéressa pour sa part à l'histoire des autochtones de la Nouvelle France. Enfin, quelques études historiques et ethnographiques, portant habituellement sur les autochtones de la vallée laurentienne, ont été produites de façon très épisodique (voir par exemple Gérin, 1900; Falardeau, 1939). Mais dans la majorité des cas, les amérindianistes de l'époque agissaient de façon isolée, et leurs travaux étaient guidés par un intérêt personnel plus que par des problématiques déterminantes pour l'avancement des connaissances.

Pourtant, les Amérindiens du Québec et du Labrador furent beaucoup étudiés avant 1960, mais par des anthropologues canadiens-anglais ou américains : Lucien Turner dès 1882, Frank Speck, Alanson Skinner, William Duncan Strong, John Cooper, Daniel Davidson, Regina Flannery et Edward Rogers firent du terrain chez les Algonquiens nomades. Tout comme Julius Lips qui, en plus, exploitait déjà le potentiel ethnographique des archives de la Hudson's Bay Company, et Eleanor Leacock qui confrontait observations sur le terrain et

données ethnohistoriques. Et tandis que Alfred Bailey produisait, en 1937, une remarquable étude sur l'histoire culturelle des Algonquiens de l'est du Canada (Bailey, 1937), T.G.B. Lloyd dès 1875, Frank Speck, William John Wintemberg, Edward Rogers, Valerie Burger, William Taylor Jr., Gordon Lowther et d'autres multipliaient les découvertes et les fouilles archéologiques dans la vallée laurentienne, le Bouclier et l'Arctique<sup>6</sup>. Mais les résultats de leurs travaux, généralement destinés à un public spécialisé, ont pratiquement toujours été publiés en anglais.

Par conséquent, la grande majorité des Québécois francophones n'avaient qu'une connaissance minimale et souvent biaisée des populations amérindiennes. En fait, pour une majorité d'entre eux, les autochtones demeuraient la propriété des missionnaires et des Anglais – entendons ici le gouvernement fédéral (GRII, 1987 : 34) – d'autant plus qu'ils étaient plus que jamais en marge du développement politique et économique de la société nationale. Pire encore, on s'efforçait parfois volontairement d'effacer ce qui restait de leur contribution à l'histoire : on les ignorait pratiquement ou on leur accordait le mauvais rôle dans les livres d'histoire (Smith, 1974 : 34-65, 1996 : 123; Vincent et Arcand, 1979), ils disparaissaient des cartes géographiques (Boudreau, 1994 : 216-217), certains intellectuels s'efforçaient de nier la réalité du métissage au temps de la Nouvelle France (Trigger, 1990 : 53-54) et des campagnes furent menées pour substituer aux toponymes amérindiens en usage des noms français (Bédard, 1914-1915 : 270; Masse, 1935 : 179-191; Rouillard, 1909a : 167, 1909b : 98).

C'est sans aucun doute Jacques Rousseau (1905-1970) qui, dans les années 1950 et 1960, contribua le plus à retourner la situation et à promouvoir la connaissance des populations autochtones du Québec. D'abord par la somme de ses travaux : plus d'une quarantaine d'articles traitant de manière descriptive et dans une perspective théorique divers éléments de la culture amérindienne, allant de la cuisine à la religion, de l'ethnobotanique à la culture matérielle, et à travers lesquels transpire une sympathie profonde pour les autochtones et un militantisme en réaction à la précarité de leurs conditions de vie (Tremblay et Thivierge, 1986). Ensuite, par le large bassin de gens qu'il rejoignait, soit par son enseignement au Centre d'études nordiques à l'Université Laval de 1962 à 1970, soit par ses publications non seulement dans des revues spécialisées et généralement non anthropologiques, mais également dans des journaux populaires comme *La Patrie*, soit par ses causeries à la radio (Laverdière et Carette, 1999 : 103). En fait, par son intérêt pour les populations nordiques, son approche

descriptive et sa philosophie d'engagement, Rousseau annonçait les grands axes qui allaient bientôt orienter les études amérindiennes au Québec.

À compter des années 1960, le domaine amérindianiste québécois se développe rapidement. Les premiers étudiants intéressés par les études autochtones obtiennent leur diplôme, et plusieurs groupes de recherches s'organisent. Certains sont rattachés à des départements universitaires: le Centre d'études nordiques (1961) et le Groupe Inuksiutiit (1965) à l'Université Laval, le Groupe de recherches nordiques à l'Université de Montréal (1966), les Études amérindiennes à l'Université du Québec à Chicoutimi. D'autres évoluent de façon autonome, tels la Société d'archéologie préhistorique du Québec (1966) et le Laboratoire d'anthropologie amérindienne (1969) établis à Montréal (*RAQ*, 1[1]: 38-49). Par ailleurs, notamment sous l'impulsion de la création du Service d'archéologie par le Gouvernement du Québec (1961), de la multiplication des sociétés d'archéologie régionales et de la fougue des premiers archéologues qui sortent de l'université, les recherches en archéologie préhistorique se multiplient (Martijn et Cinq-Mars, 1970), et les résultats de certains travaux sont publiés dans les *Cahiers d'archéologie québécoise* dont le premier numéro a paru en 1964.

Dans le sillon des préoccupations anthropologiques de l'époque, plusieurs amérindianistes, surtout du côté francophone, cherchent à établir la place des Amérindiens dans la société québécoise, soit en définissant leur spécificité culturelle, soit en analysant la nature de leurs rapports avec la société euroquébécoise. La linguistique, la tradition orale, l'ethnoscience et les conditions de vie constituèrent alors leurs principaux thèmes de recherche (*RAQ*, 1[1]: 12-27). Parallèlement, dans le contexte du volet appliqué de l'anthropologie de l'époque, on visait, surtout du côté anglophone, à l'amélioration des conditions de vie des autochtones, laquelle devait passer par une gestion adéquate de la modernisation. C'est précisément dans ce cadre que s'inscrivait le McGill Cree Project, dont les objectifs étaient :

... first, to increase our understanding of the process of economic, social, and political change and development among the Cree; and, second, to attempt to find a series of formulae for the measurement and prediction of developmental change so that its acceleration may be guided in the manner most conducive to economic growth and social well-being. (Chance, 1968 : 3; voir aussi Salisbury, 1986)

Cette orientation du milieu anglophone vers une anthropologie de l'organisation sociale et du changement (Trig-

ger, 1997 : 92-95), tout comme le partage de l'anglais comme langue commune avec les Cris, ont inévitablement donné aux chercheurs de McGill une longueur d'avance lorsqu'un besoin criant pour une anthropologie appliquée s'est présenté avec le projet de la baie James au début des années 1970 (Guy, 1976 : 57-58; Lambert, 1976 : 56). Un certain nombre de chercheurs francophones s'intéressèrent également à l'étude des conditions de vie des Amérindiens au même moment, notamment dans le cadre de la Commission Hawthorn-Tremblay qui visait à brosser un portrait de l'administration des autochtones au Canada et à orienter la politique autochtone du gouvernement fédéral. Mais comme le soulignera Marc-Adélar Tremblay, directeur associé de la Commission, en 1984 : «Les observations sur les problèmes internes des réserves ainsi que celles sur les politiques gouvernementales vis-à-vis des Indiens aboutirent à une impressionnante liste de recommandations qui furent, pour la plupart, ignorées par le gouvernement central... » (Tremblay et Gold, 1984 : 271-272; voir aussi Trudel, 1995).

## La contribution de Recherches amérindiennes au Québec

Donc, tout au long des années 1960, le nombre d'amérindianistes augmente, les recherches se multiplient, et les données s'accumulent. Très tôt, les chercheurs francophones sentent le besoin d'améliorer la communication entre eux et de favoriser la circulation de l'information et des résultats de leurs travaux. Or, à cette époque, les lieux d'expression francophone étaient rares. Il fallait soit publier en France, publier en anglais ou encore, comme l'avait longtemps fait Rousseau, publier dans les revues d'autres disciplines<sup>7</sup>. En 1970, à l'initiative de Camil Guy et de Charles Martijn du ministère des Affaires culturelles, il fut décidé de créer, à l'intention des amérindianistes du Québec, à la fois un bulletin de liaison destiné à faire circuler l'information entre les chercheurs (coordonnées et activités de chacun, colloques, parutions récentes, bibliographies, etc.), et une revue destinée à publier les résultats de leurs travaux (*RAQ*, 1[1]: 3-6). La première parution du bulletin eut lieu en 1971 et, dès le second numéro, quelques petits articles sont apparus. La même année, le bulletin devint une véritable revue lorsque, préoccupés par le sort des Cris et des Inuits face au projet de la baie James, plusieurs chercheurs firent paraître des textes à ce sujet (*RAQ*, 1[4-5]).

Les fondateurs de *Recherches amérindiennes au Québec* avaient au départ trois objectifs : 1) «fournir un lieu d'expression aux chercheurs francophones»;

2) «contribuer à la connaissance des cultures amérindiennes» et plus particulièrement les « sociétés et les cultures autochtones du Québec»; et 3) donner à la revue un caractère multidisciplinaire en faisant en sorte qu'elle soit «ouverte à tous les chercheurs, incluant les autochtones, qui, de près ou de loin, travaillaient sur des sujets intéressants ou concernant les Amérindiens et les Inuits» (Moreau, 1976: 4-5; Vincent et Mailhot, 1997: 25-26). En observant ce qu'il est advenu de ces objectifs au fil des ans, force est de constater que les artisans de la revue sont toujours demeurés fidèles aux objectifs du départ, sans pour autant refuser de s'adapter aux tendances de la recherche anthropologique.

### *Un lieu d'expression pour les chercheurs francophones*

Lorsqu'on observe la répartition des auteurs qui ont publié des textes dans la revue depuis ses débuts selon leur lieu de travail (Tableau 2) et selon leur langue de travail (Tableau 1)<sup>8</sup>, il est clair que le premier objectif des fondateurs a été atteint. Depuis 30 ans, plus de huit textes sur dix (82,2 %) en moyenne parus dans la revue proviennent de chercheurs ou d'organismes implantés au Québec, et 77,7 % en moyenne des textes ont été produits par des auteurs francophones. Si on s'attarde de plus près à la provenance des auteurs établis au Québec (Tableau 3), une majorité d'entre eux, soit près de 62 % en moyenne, avaient comme lieu de travail ou d'études la ville ou la région immédiate de Montréal. En fait, depuis 30 ans, environ un auteur sur deux qui a publié dans la revue provient de cette région. Plusieurs facteurs rendent compte d'un tel phénomène, notamment la concentration à cet endroit des universités où l'on enseigne l'anthropologie et l'archéologie (Montréal, McGill, UQAM, Concordia) et le fait que plusieurs firmes de consultants et d'avocats spécialisées dans les questions autochtones y sont implantées. Depuis 1971, les amérindianistes établis dans la région de Québec, et qui en majorité ont été rattachés à l'Université Laval, ont tout de même fourni, au fil des ans, en moyenne près du quart des textes publiés dans la revue. Leur apport a toutefois diminué depuis les années 1980, probablement en raison, entre autres, de l'apparition, en 1977, des revues spécialisées *Études/Inuit/Studies* et *Anthropologie et Sociétés* qui, basées à l'Université Laval, ont fourni aux chercheurs de l'endroit de nouveaux lieux d'expression.

Les pages de *Recherches amérindiennes au Québec* n'ont cependant jamais été fermées aux chercheurs anglophones du Québec, ni à ceux du reste du Canada et de l'étranger. Par exemple, le premier véritable numéro de la revue, consacré aux Amérindiens de la baie James

**TABLEAU 1**  
**Répartition des auteurs<sup>a</sup> selon leur lieu de travail (en pourcentage)<sup>9</sup>**

Années	Québec	Canada	États-Unis	Amérique latine	Europe	Autres
1971-1980 (n = 313)	86,3	9,9	2,9	—	0,9	—
1981-1990 (n = 398)	85,4	11,0	2,8	3,3	2,3	—
1991-1999 (n = 292)	75,0	9,6	4,8	4,8	5,1	0,7
Moyenne	82,2	10,2	3,5	2,7	2,8	0,2

n = nombre d'auteurs en chiffre absolu

<sup>a</sup> Il y a 7,1 % des auteurs dont le lieu de travail n'a pu être retracé. Toutefois, ceux-ci étaient en grande majorité francophones et, de toute évidence, établis au Québec.

**TABLEAU 2**  
**Répartition des auteurs selon leur langue de travail (en pourcentage)**

Langue	1971-1980	1981-1990	1991-1999	Moyenne
Français	83,1	78,2	70,0	77,1
Anglais	16,3	17,1	23,8	19,1
Espagnol	0,3	2,7	4,9	2,6
Autre	0,3	2,0	1,3	1,2

**TABLEAU 3**  
**Répartition des auteurs québécois selon leur lieu de travail (en pourcentage)**

Régions	1971-1980 (n = 270)	1981-1990 (n = 340)	1991-1999 (n = 219)	Moyenne
Montréal	55,5	67,6	62,5	61,9
Québec	36,3	20,0	25,6	27,3
Saguenay-Lac St-Jean	3,3	0,3	4,1	2,6
Nouveau-Québec	1,1	5,0	1,8	2,6
Outaouais	—	1,5	4,6	2,0
Abitibi-Témiscamingue	—	1,5	1,4	1,0
Mauricie	1,1	1,5	—	0,9
Estrie	1,1	1,2	—	0,8
Bas St-Laurent/Gaspésie	1,1	0,6	—	0,6
Côte-Nord	0,4	0,9	—	0,4

n = nombre d'auteurs québécois en chiffre absolu

(*RAQ*, 1 [4-5]), comprenait une majorité de textes produits par des chercheurs anglophones. L'observation des Tableaux 1 et 2 montre d'ailleurs que, depuis une dizaine d'années, la participation des amérindianistes établis à l'extérieur du Québec s'est accrue, sauf du côté du Canada anglais. Comme il en sera question plus loin, ce phénomène coïncide avec une plus grande ouverture de la revue aux études sur les autochtones hors Québec. Néanmoins, sauf de rares exceptions (*RAQ*, 5[4-5]: 82),

les textes en langue autre que le français ont toujours été traduits ou, dans de rares cas, publiés dans une forme bilingue (*RAQ*, 2[4-5]). Enfin, malgré l'invitation constamment réitérée en ce sens, les Amérindiens ont dans l'ensemble très peu contribué au contenu de la revue, et particulièrement depuis une quinzaine d'années<sup>10</sup>.

**TABLEAU 4**  
**Répartition des textes selon les aires géographiques (en pourcentage)<sup>a</sup>**

Années	Québec	Canada	États-Unis	Amérique latine	Autres
1971-1980 (n = 345)	68,4	8,7	1,7	1,7	—
1981-1990 (n = 398)	48,2	21,3	1,5	11,8	0,2
1991-1999 (n = 301)	49,8	23,6	2,6	16,3	2,0
Moyenne	55,5	17,9	1,9	9,9	0,7

n = nombre de textes en chiffre absolu (certains textes couvrent plus d'une aire géographique)

<sup>a</sup> Les textes à portée générale ou essentiellement théorique n'apparaissent pas dans ce tableau.

En somme, depuis sa fondation, *Recherches amérindiennes au Québec* a toujours constitué un véhicule privilégié pour les amérindianistes francophones du Québec. Mais si ceux-ci y ont trouvé un lieu d'expression, le choix éditorial de ne publier qu'en français – un choix qui a périodiquement été remis en question au sein du comité de rédaction – a certainement eu pour effet de limiter la diffusion des résultats de leurs travaux à l'extérieur du Québec où l'anglais constitue, en général, la langue prédominante dans le domaine de la recherche anthropologique. On notera d'ailleurs que, de tout temps, la très grande majorité des abonnés de la revue, habituellement plus de 75 %, est provenue du Québec. En fait, les artisans de la revue n'ont jamais eu le temps et l'argent pour établir et maintenir une large diffusion de leur produit à l'extérieur du Québec. Il reste toutefois que la majorité des abonnés hors Québec, surtout aux États-Unis et en France, sont des institutions qui rejoignent une population amérindianiste relativement large, ce qui permet tout de même de faire connaître la revue. On pourrait croire aussi que ce handicap sur le plan de la diffusion a pu rebuter des collaborateurs étrangers potentiels. Pourtant, ceux qui ont dirigé des numéros thématiques de la revue, au fil des ans, ont généralement été surpris de l'accueil favorable des chercheurs hors Québec qui étaient invités à fournir des textes. En fait, malgré la langue de publication et les lacunes de la diffusion, les chercheurs étrangers qui con-

naissent la revue semblent reconnaître le sérieux et la qualité d'ensemble du produit et veulent, somme toute, participer à l'aventure.

### *Un véhicule pour la connaissance des autochtones du Québec*

#### Les années 1970

À l'aube des années 1970, le champ de l'anthropologie et de ses diverses sous-disciplines était définitivement implanté au Québec. Si plusieurs professeurs, dont certains nouveaux d'origine québécoise et qui avaient obtenu leur doctorat dans des universités américaines ou européennes, dirigèrent des projets d'études à l'extérieur du Québec, un bon nombre d'autres menèrent des recherches au Québec et ne manquèrent pas d'être influencés par le climat politique de l'époque, marqué par la poussée du nationalisme et les débats sur le contrôle de l'économie. La volonté de cerner les frontières culturelles du Québec français persistait depuis la décennie précédente, tandis que la question de l'impact de la modernisation sur la culture québécoise, et sur le monde rural et l'agriculture en particulier, la «souche à la fois réelle et mythique d'une culture québécoise distincte» (Gold et Tremblay, 1983 : 62) monopolisait les énergies de plus d'un.

Les amérindianistes francophones qui travaillaient au Québec n'échappèrent pas au contexte idéologique dans lequel baignait alors la recherche anthropologique. Dans tout le battage qui entourait la question de l'identité nationale, ils continuèrent, à la suite de Jacques Rousseau et des chercheurs de la première vague, à mieux définir la place des Amérindiens dans le Québec, à dégager leur spécificité culturelle et à les faire mieux connaître, notamment en combattant l'image de l'Indien démuné et culturellement désavantagé qui avait eu le mauvais rôle dans l'histoire nationale. Certains amérindianistes nationalistes n'étaient d'ailleurs pas sans voir chez ces derniers un même combat pour la reconnaissance. Cette démarche militante, voire politique, allait donner à l'amérindianisme québécois et francophone un cachet unique par rapport à l'influence dominante de l'anthropologie américaine. En fait, la tradition intellectuelle française et le contexte national ont fait en sorte que les approches structuraliste et marxiste semblèrent beaucoup mieux adaptées au domaine des études amérindiennes au Québec que ne pouvait l'être le culturalisme (Balikci, 1980 : 124; Bouchard, 1979 : 184-185). En ce sens, le contenu de *Recherches amérindiennes au Québec*, dans les années 1970, constitue un reflet tout à fait fidèle de ce particularisme des études

**TABEAU 5**

**Répartition des textes selon les domaines de recherche (en pourcentage)**

Années	Ethnologie	Archéologie	Ethnohistoire	Linguistique	Droits	Actualités
1971-1980 (n = 345)	34,5	22,9	16,5	3,8	3,8	18,5
1981-1990 (n = 398)	31,9	14,8	16,8	4,3	9,3	22,9
1991-1999 (n = 301)	13,6	15,9	33,9	2,6	13,3	20,6
Moyenne	26,7	17,9	22,4	3,6	8,8	20,7

n = nombre de textes en chiffre absolu (certains textes couvrent plus d'un domaine de recherche).

autochtones québécoises, comme le soulignait d'ailleurs Bernard Arcand en 1981 : «il serait bon de rappeler que la revue est le lieu d'un discours québécois assez particulier et sûrement très marginal sur les Amérindiens [...] *Recherches amérindiennes*, du moins à ses débuts, voulait atteindre une pertinence politique et transformer les rapports que notre société entretient avec les Amérindiens» (Arcand, 1981 : 282).

Dans ce contexte, on ne peut s'étonner que près de 70 % des articles qui ont été publiés dans la revue, entre 1971 et 1980, aient concerné les Amérindiens du Québec (Tableau 4), et ce pourcentage augmente à 72 % si on inclut les populations du Labrador. De plus, la majorité de ces articles étaient du domaine de l'ethnologie (Tableau 5), un net reflet d'une volonté de brosser un portrait actuel des Amérindiens et de recueillir les données ethnographiques que les chercheurs d'avant les années 1960 avaient ignorées. En fait, si l'on regroupe les domaines de recherches à caractère synchronique (ethnologie, linguistique, droit, actualités) par rapport à ceux à caractère diachronique (archéologie, ethnohistoire), le rapport était de 60,6 % contre 39,4 % en faveur du premier bloc. Les thèmes à la base des numéros de la revue reflétaient clairement la volonté de mettre à jour la réalité autochtone, en continuité avec les recherches de la décennie précédente : certains furent consacrés à la présentation globale de populations (*RAQ*, 3[3-4], 5[3]), d'autres à l'étude de la mythologie et des langues amérindiennes (*RAQ*, 3[1-2], 4[1, 2]), au sacré (*RAQ*, 8[2]), aux représentations de l'Indien par les Eurocanadiens (*RAQ*, 8[3, 4]), aux conditions de vie (*RAQ*, 5[4-5], 6[3-4]) ou à des questions d'actualité comme le développement économique à la baie James (*RAQ*, 1[4-5], 2[3], 2[4-5]) ou sur la Côte-Nord (*RAQ*, 5[2]) et la lutte des autochtones pour la défense de leurs droits (*RAQ*, 9[3, 4]).

À une époque où la spoliation et la colonisation des autochtones semblaient avoir atteint un stade critique, l'impact de la modernisation et de la bureaucratisation sur

les cultures amérindiennes constituait l'autre grand domaine de préoccupation des amérindianistes québécois. Nulle part cela a-t-il été plus explicite que dans le contexte du développement de la baie James qui, rappelons-le, a en quelque sorte donné son premier souffle à la revue en plus de monopoliser les anthropologues tant anglophones que francophones. En ce sens, il est significatif que plus de 40 % des articles parus dans *Recherches amérindiennes au Québec* entre 1971 et 1980 et qui portaient sur les autochtones du Québec étaient consacrés aux populations du Nouveau-Québec (Cris et Inuits), et que ce pourcentage atteignait plus de 60 % en incluant celles de la Côte-Nord où débutaient également d'importants travaux de développement (Tableau 6). Cet intérêt pour les populations du Nouveau-Québec allait d'ailleurs donner un regain d'énergie aux études nordiques alors sur le déclin. Toutefois, la nature des travaux dans cette région a aussi pris une nouvelle forme, alors que l'on passa d'une anthropologie fondamentale à une anthropologie plus ponctuelle et davantage au service des bureaucraties tant autochtones que gouvernementales (Dominique, 1990 : 152). Ce glissement amena évidemment certains chercheurs à remettre en question la qualité et l'apport réel à la connaissance des recherches en milieu nordique (Balikci, 1985; Simard, 1985; Tremblay, 1984).

Pour ce qui était des textes d'archéologie publiés dans *Recherches amérindiennes au Québec* durant les années 1970, ou du moins jusqu'en 1977, on remarque que ceux-ci n'étaient pas, sauf quelques exceptions (Chevrier, 1975; Clermont, 1974, 1976; Conrad, 1972; Denton, 1976) strictement axés vers une interprétation approfondie des données et de la préhistoire. Plutôt, ils se voulaient un constat des particularités de l'archéologie québécoise de l'époque : état actuel des connaissances<sup>11</sup>, inventaires des sites, rapports d'activités, rapports plus ou moins sommaires de fouilles, questions et approches méthodologiques (*RAQ*, 8[1]), etc. C'était, somme toute, le reflet d'une discipline qui entrait de plein pied dans le

**TABLEAU 6**

**Répartition des textes selon les nations autochtones du Québec et les aires géographiques du Canada étudiées (en pourcentage)**

Nations	1971-1980 (n = 153)	1981-1990 (n = 140)	1991-1999 (n = 113)	Aires culturelles	1971-1980 (n = 30)	1981-1990 (n = 89)	1991-1999 (n = 66)
Abénaquis	—	0,7	0	Arctique	10,0	16,8	5,5
Algonquins	0,6	2,8	16,7	Côte Nord-Ouest	3,3	9,0	11,1
Atikamekw	3,3	2,8	8,3	Grands Lacs	—	3,4	11,1
Cris	18,9	12,8	12,5	Maritimes	—	3,4	13,8
Hurons	0,6	2,1	1,0	Subarctique occidentale	10,0	12,3	47,2
Inuits	22,9	21,4	5,2	Subarctique orientale	43,3	18,0	11,1
Iroquois	7,8	2,8	26,0				
Malécites	—	0	2,1				
Micmacs	—	2,1	0				
Montagnais	18,9	23,6	23,9				
Naskapis	0,6	5,0	4,2				
Métis	2,0	5,0	—				

n = nombre de textes en chiffre absolu, incluant ceux à portée générale

domaine scientifique (Clermont, 1982, 1987 : 848; Martijn, 1998 : 170-173). Mais c'était aussi un reflet de la nature des travaux archéologiques de l'époque, dominés par les fouilles de sauvetage devant être effectuées, selon la loi, dans le cadre des projets de développements urbains ou des aménagements hydroélectriques. À l'image des études nordiques, les travaux en archéologie étaient souvent de nature ponctuelle et commanditée, et il y avait peu de temps et de moyens pour s'adonner à l'analyse détaillée, à l'expérimentation et à la réflexion théorique, sauf pour les quelques archéologues qui oeuvraient alors dans le milieu universitaire (Martijn, 1974 : 431; Séguin, 1978 : 235; Tremblay, 1974 : 30-31).

**Les années 1980**

Dès le mitan des années 1970, il paraissait évident pour certains artisans de la revue que la compréhension de la situation politique et juridique des autochtones du Québec devait aussi passer, entre autres, par une compréhension de ce que vivaient les autochtones des deux Amériques (Vincent, 1975 : 3). C'était là un prélude à l'ouverture de *Recherches amérindiennes au Québec* sur le reste du continent qui allait marquer la décennie des années 1980. Plus particulièrement, on remarque à cette époque une augmentation significative des textes portant sur le reste du Canada et sur l'Amérique latine (Tableau 4). Dans le premier cas, à l'exception du Subarctique oriental (il faut entendre ici surtout le Labrador), toutes les autres aires culturelles canadiennes ont vu le nombre d'études qui leur était consacré s'accroître, et particulièrement la zone Arctique, et ce, curieusement, malgré l'arrivée de la revue *Études/Inuit/Studies* dont l'impact sur le contenu relatif à l'Arctique dans *Recherches amérindiennes au Québec* sem-

ble plutôt s'être fait sentir à compter les années 1990 (Tableau 6). Dans le second cas, l'augmentation du nombre d'anthropologues québécois – formés en majorité à l'Université de Montréal – qui firent du terrain en Amérique latine (Mexique, Pérou, Amazonie), et qui souhaitèrent diffuser dans leur langue les résultats de leurs travaux a également favorisé, sinon forcé, l'ouverture de la revue aux populations de cette région.

Il convient aussi de souligner qu'au tournant des années 1980, plusieurs des fondateurs de la revue, s'ils sont restés très attentifs à l'évolution de la revue, ont commencé à se faire moins présents dans sa production, au profit d'une nouvelle génération de jeunes chercheurs qui ne partageaient pas nécessairement ou avec une même ferveur les idéaux sur lesquels reposait l'oeuvre de leurs prédécesseurs et qui, dans l'ensemble, étaient beaucoup plus près que leurs aînés du monde universitaire. Parallèlement, on perçoit nettement dans le contenu de la revue une volonté de se détacher un peu plus de la vulgarisation au profit d'un «académisme ouvert», où les idées demeuraient souvent aussi importantes que les données, mais où on exigeait aussi des auteurs des textes construits avec une plus grande rigueur et qui épousaient davantage les normes conventionnelles des publications scientifiques. On peut dire cependant que, jusqu'à ce jour, jamais un positionnement éditorial clair, situé quelque part entre le «ni exotisme ni académisme stérile» (Anctil, 1980 : 203; Vincent, 1981 : 283) n'a été défini, ce qui a périodiquement entraîné des discussions animées dans les réunions des comités de rédaction sur la pertinence de publier ou non certains textes trop universitaires ou d'autres qui ne l'étaient pas suffisamment (Moreau, 1981b : 284; Vincent et Mailhot, 1997 : 27).



Il reste qu'au cours des années 1980, *Recherches amérindiennes au Québec* est demeurée une revue axée principalement sur une présentation de la réalité contemporaine des autochtones, et de ceux du Québec en particulier. Les textes à caractère synchronique compaient pour 68,4 % du total, comparativement à 31,6 % pour les textes à caractère diachronique (Tableau 5). On constate toutefois l'amorce d'une tendance à la baisse des études ethnologiques, au profit principalement des textes portant sur les droits des autochtones et sur les questions d'actualité. Ce constat est particulièrement significatif lorsqu'on se limite aux textes qui concernaient les populations autochtones du Québec (Tableau 7), où le pourcentage des textes de nature ethnologique a chuté de 7 %, particulièrement au profit des textes d'actualité. C'est là sans doute, en partie, le résultat d'une difficulté croissante pour les ethnologues de faire du terrain librement. En effet, certains autochtones semblent en être venus à se méfier des études anthropologiques qui, à leur point de vue, se situaient dans la lignée des interventions blanches en milieu autochtone et contribuaient peu au bien-être des populations concernées. Aussi, si le nombre des terrains n'a pas nécessairement diminué pour autant à cette époque – on peut même croire qu'il a augmenté – les recherches ont été davantage encadrées par les autochtones, de façon à ce que les résultats soient connus et aient des conséquences pratiques (Tremblay, 1982 : 85-86; Dominique, 1985). Un tel encadrement, il va sans dire, a contribué à éloigner du terrain certains universitaires, tout en multipliant les opportunités pour les ethnologues oeuvrant dans les firmes ou comme consultants indépendants. Or, comme ces chercheurs publièrent beaucoup moins que les universitaires dans *Recherches amérindiennes au Québec* (Tableau 8), le contenu de la revue ne pouvait refléter qu'en partie l'état réel de la production du savoir ethnologique sur les Amérindiens du Québec durant les années 1980.

Cette attitude interventionniste des autochtones s'inscrivait non seulement dans un véritable mouvement de réveil politique et de réappropriation qui avait débuté dans les années 1960, pour toujours prendre de l'ampleur par la suite, mais également dans une volonté manifeste d'exercer une forme de contrôle social sur la recherche. Une telle attitude de la part des Amérindiens a forcément amené les anthropologues à s'interroger sur leur rôle de chercheurs et d'intervenants, ce qui a provoqué de nombreux débats au sein du milieu amérindianiste tout au long des années 1980, sur des thèmes aussi variés que l'autogestion (*RAQ*, 14[1] : 82-87), la participation des autochtones dans les recherches anthropologiques (*RAQ*, 15[4] : 92-100) ou encore le rôle et

l'influence des chercheurs dans les rapports politiques entre autochtones et gouvernements (*RAQ*, 12[3] : 230-233, 13[1] : 67-69, 13[3] : 233). À cet égard, *Recherches amérindiennes au Québec* s'est avérée un forum privilégié. Par ailleurs, la vigueur des revendications autochtones et la tournure juridique qu'elles ont rapidement prise se reflètent dans l'importance croissante des textes d'actualité et de droit dans les pages de la revue. Et comme se furent surtout les populations nordiques qui étaient impliquées dans ce processus, on comprend que 62,8 % des textes sur les autochtones du Québec parus dans *Recherches amérindiennes au Québec* durant les années 1980 aient concerné les Cris, les Inuits, les Naskapis et les Montagnais.

Enfin, le rapport entre l'archéologie préhistorique et *Recherches amérindiennes au Québec*, dans les années 1980, était semblable à celui que la revue entretenait avec l'ethnologie. D'une part, la majorité des textes publiés provenaient d'archéologues oeuvrant en milieu universitaire (professeurs et étudiants), et surtout à l'université de Montréal dans le cadre des travaux à long terme sur les Iroquoiens et de l'école de fouille de la Pointe-du-Buisson. Mais d'autre part, il continuait de se faire beaucoup d'archéologie à contrat au Québec dont les résultats ont rarement été publiés dans *Recherches amérindiennes au Québec* ou même ailleurs<sup>12</sup>. Il y avait donc un large pan de la connaissance archéologique qui n'apparaissait que partiellement dans les pages de la revue. Par ailleurs, si les textes d'archéologie publiés au cours des années 1970 avaient été surtout de nature descriptive, ceux qui paraissaient étaient désormais de facture nettement plus réflexive, et axés sur l'analyse détaillée des témoins archéologiques et sur leur mise en contexte par rapport à la préhistoire du Nord-Est américain prise dans son ensemble. C'est dans cette foulée, notamment, qu'ont été produits, entre 1985 et 1990, des numéros thématiques portant sur les grandes phases culturelles de la préhistoire du Québec : le paléoindien (*RAQ*, 15[1-2]), l'archaïque (*RAQ*, 17 [1-2]), le sylvicole (*RAQ*, 20[1]) et la préhistoire récente (*RAQ*, 19[2-3]).

### Les années 1990

L'histoire de l'anthropologie québécoise durant les années 1990 reste à écrire. Il apparaît toutefois que les grandes lignes qui ont caractérisé l'évolution du contenu de *Recherches amérindiennes au Québec* à cette époque, à savoir une plus grande ouverture sur les populations hors Québec et un penchant pour les études à caractère historique, pourraient bien refléter les tendances générales sinon du milieu anthropologique québécois dans son ensemble, certainement de celui de l'anthropologie universitaire.

**TABLEAU 7**

**Répartition des textes sur le Québec selon les domaines de recherche (en pourcentage)**

Années	Ethnologie	Archéologie	Ethnohistoire	Linguistique	Droits	Actualités
1971-1980 (n = 237)	34,6	24,5	9,7	4,6	1,7	24,9
1981-1990 (n = 181)	27,6	21,5	9,9	4,4	5,0	31,5
1991-1999 (n = 142)	14,8	21,1	26,8	1,4	13,4	22,5
Moyenne	25,7	22,4	15,5	3,5	6,7	26,3

n = nombre de textes en chiffre absolu

Ainsi, les années 1990 ont vu s'accroître le mouvement d'ouverture de *Recherches amérindiennes au Québec* sur le monde amérindien hors Québec qui s'était amorcé durant la décennie précédente. Bien qu'un texte sur deux paru dans la revue continua d'être consacré aux populations du Québec (Tableau 4), ceux consacrés aux autochtones d'ailleurs ont été en hausse, et particulièrement ceux relatifs à l'Amérique latine. Cette situation apparaît, ici encore, découler en grande partie du dynamisme récent des recherches latino-américaines au Québec, et ce tant en ethnologie qu'en ethnohistoire. D'autre part, sur le plan des domaines de recherche, on constate que les travaux d'ethnologie et d'ethnolinguistique publiés dans la revue ont connu une baisse importante durant la dernière décennie, et ce au profit des études ethnohistoriques et des questions de droit. En fait, les textes à caractère synchronique ne comptaient plus que pour 50 % du total.

Ce glissement vers les études historiques résulte sans doute de plusieurs facteurs. Comme il en a été question plus haut, il était devenu de plus en plus compliqué de faire du terrain en milieu amérindien, au Québec comme ailleurs. Dès lors, plusieurs amérindianistes ont préféré la liberté qu'offrait le travail en archives à l'encadrement rigide des travaux de terrain. Le financement, difficile à obtenir durant la première moitié des années 1990, a probablement joué aussi; à cet égard, les études d'archives s'avéraient moins coûteuses que des séjours prolongés sur le terrain. La multiplication des revendications territoriales de la part des autochtones a aussi amené plusieurs chercheurs, universitaires ou professionnels, à travailler, pour le compte des Amérindiens ou des autorités politiques, sur des études à caractère historique. Enfin, un autre facteur a vraisemblablement été l'absence de relève chez les ethnologues, et plus particulièrement à Montréal. On se rappellera que la majorité des ethnologues amérindianistes de la première heure qui ont fait du terrain au Québec travaillaient en

marge du milieu universitaire et, par conséquent, il n'était pas de leur ressort de former de nouvelles cohortes de chercheurs. Parallèlement, le nombre d'ethnologues du milieu universitaire actif sur le terrain des autochtones est allé en diminuant. Ce fut moins le cas à l'Université Laval où l'ethnologie amérindienne et inuite au Québec est demeurée très active, mais les résultats des travaux réalisés à cet endroit aboutissent souvent ailleurs que dans les pages de *Recherches amérindiennes au Québec*.

À tout cela il faut probablement ajouter un changement de mentalité chez les amérindianistes québécois, et surtout chez les francophones. Dans les années 1970 et 1980, les textes d'ethnologie publiés dans *Recherches amérindiennes au Québec* étaient souvent portés par un militantisme et un esprit dénonciateur. Or, est-ce parce que les autochtones du Québec, et ceux des deux Amériques en général, ont maintenant pris leur destinée entre leurs propres mains qu'on sent beaucoup moins ce sentiment d'engagement, cette volonté d'action et d'intervention sociale qui caractérisaient les écrits des premières années, et en bout de ligne le besoin de se rendre sur le terrain? En fait, non seulement y a-t-il désormais moins d'études ethnologiques dans les pages de la revue, mais celles qui sont publiées affichent un caractère beaucoup plus universitaire qu'auparavant. Certes, des numéros thématiques comme ceux consacrés aux questions de droit international (*RAQ*, 24[4], 25[3]), au nationalisme autochtone (*RAQ*, 25[4]) ou à la santé (*RAQ*, 25[1]) ramènent à des problématiques actuelles auxquelles sont confrontés les Amérindiens, mais en général ces questions sont désormais davantage abordées par les auteurs avec un esprit d'analyse critique guidé par des problématiques précises.

Sur le plan des priorités d'étude dans les années 1990, les Cris et les Montagnais avaient encore la cote des amérindianistes québécois, mais les populations nordiques dans leur ensemble (Inuits, Cris, Montagnais,

Naskapis) n'étaient plus représentées que dans 45,8 % des textes parus dans *Recherches amérindiennes au Québec*, comparativement à 61,3 % et 62,8 % respectivement dans les années 1970 et 1980. En fait, un autre signe que le contenu de la revue continuait d'être orienté, dans une certaine mesure, par les grandes questions d'actualité est l'intérêt prononcé porté aux Iroquois au cours de la dernière décennie. Dans ce cas précis, l'intérêt a surtout été stimulé par la crise d'Oka de 1990. Deux numéros (*RAQ*, 21[1-2], 29[20]) ont ainsi été consacrés aux Mohawks depuis cette date, auxquels il faut ajouter plusieurs articles, documents et textes d'actualité reliés à la crise et à ses répercussions. Il reste que si les Iroquois, et dans une moindre mesure les Algonquins ont davantage intéressé les amérindianistes au cours de la dernière décennie, les Abénaquis, les Hurons, les Malécites et les Micmacs sont demeurés, et ce depuis 1971, sous-représentés dans les pages de la revue.

Enfin, du côté de l'archéologie, il semble qu'après deux décennies de fouilles intensives et d'efforts de synthèse, on dénote désormais chez les chercheurs universitaires et professionnels une volonté de poser un regard plus théorique sur les résultats de leurs travaux (Dumais 1994). C'est du moins dans cette optique qu'ont été produits les numéros thématiques d'archéologie au cours des années 1990 : origine des Iroquoiens (*RAQ*, 22[4]), les développements théoriques en archéologie (*RAQ*, 28[2]), l'identité en archéologie (*RAQ*, 29[1]). Les travaux sur le terrain, tant ceux de nature universitaire que ceux commandités, sont demeurés relativement nombreux durant cette période, malgré un contexte général entourant la pratique de l'archéologie plutôt déprimant (Martijn, 1998 : 178). D'ailleurs, à cet égard, le contenu de *Recherches amérindiennes au Québec*, depuis 1990, est probablement encore moins représentatif de l'état de la discipline que par le passé. En effet, en plus de la sous-représentation chronique des travaux commandités dans les pages de la revue, celle-ci n'est plus le principal véhicule des publications en archéologie au Québec. Par exemple, depuis 1990, la collection Paléo-Québec (fondée en 1974) a publié deux monographies de même que cinq ouvrages collectifs qui totalisent près d'une soixantaine de textes relatifs à l'archéologie préhistorique et historique des autochtones du Québec, sans compter que la revue *Archéologiques* publie depuis quelques années des articles étoffés et que les archéologues québécois publient de plus en plus régulièrement dans des ouvrages collectifs (Chapdelaine et Pendergast, 1993) ou des revues anglophones comme *Northeast Anthropology*.

### *Une approche multidisciplinaire*

Déjà dans les années 1970, la majorité des amérindianistes faisait de la recherche contractuelle (Charron, 1983 : 56), soit parce que les postes dans les universités étaient rares et qu'ils furent rapidement comblés – ce qui ne veut pas dire que les universitaires amérindianistes firent tous de la recherche fondamentale (Bouchard, 1979 : 188-190), faute d'intérêt ou de moyens – soit parce qu'ils avaient de la difficulté à fonctionner dans un environnement universitaire et qu'ils préféraient une anthropologie d'action, soit parce qu'il devenait difficile de faire du terrain. Plusieurs amérindianistes diplômés des universités ont donc trouvé des emplois dans les ministères, d'autres ont été engagés par les associations autochtones, d'autres ont formé ou joint des firmes de consultants ou ont décidé d'agir comme chercheurs autonomes. Le milieu amérindianiste de l'époque comprenait également différents individus qui côtoyaient d'une façon ou d'une autre l'univers amérindien (avocats, intervenants politiques, etc.). Indépendante de l'institution universitaire, *Recherches amérindiennes au Québec* se voulait particulièrement sensible à l'apport des chercheurs amérindianistes autonomes, dans le but d'offrir un «*regard multidisciplinaire sur les problèmes des Amérindiens québécois*» (Moreau 1976 : 4; *RAQ*, 1[1] : 4). Comme l'écrivait Sylvie Vincent en 1975 :

Nous ne privilégions ni les anthropologues, ni les professionnels, ni les chercheurs, ni qui que ce soit. Nous privilégions *la vitalité d'une réflexion authentiquement d'ici* sur les multiples aspects de ce qui sera peut-être demain l'autonomie des Amérindiens et des Québécois, peut-être l'ethnocide des Amérindiens par les Euro-Québécois et de ces derniers par d'autres, peut-être autre chose. (Vincent, 1975 : 3)

Cet esprit d'ouverture s'est d'ailleurs toujours reflété dans la composition du comité de rédaction qui a compté tant des archéologues que des historiens, des ethnohistoriens, des ethnologues, des ethnolinguistes, des sociologues et des avocats, affiliés tout autant au milieu universitaire qu'à l'entreprise privée ou autonome. Une telle diversité sur le plan de la provenance disciplinaire des artisans n'a toutefois pas empêché la revue d'afficher, de tout temps, un contenu à forte prédominance anthropologique.

Il reste qu'au fil des ans, près de 60 % des textes publiés dans la revue provinrent de chercheurs rattachés au milieu universitaire, que ce soit des professeurs, des chercheurs, ou des étudiants gradués (Tableau 8). Pour les amérindianistes universitaires de la première heure,

la revue offrait non seulement la chance de publier les résultats de leurs travaux, mais une opportunité de les publier en français, et ainsi constituer une base documentaire francophone sur les Amérindiens qui allait servir aux générations de chercheurs suivantes. Plusieurs des professeurs actuels des départements d'anthropologie des universités québécoises, qui étaient encore sur les bancs d'école dans les années 1970 et 1980, ont ainsi pu tirer avantage de l'existence de *Recherches amérindiennes au Québec*.

**TABLEAU 8**  
**Répartition des auteurs<sup>a</sup> selon leur milieu de travail (en pourcentage)**

Domaines	1971-1980 (n = 376)	1981-1990 (n = 417)	1991-1999 (n = 298)	Moyenne
Universitaire	61,2	53,9	56,4	57,2
Recherche professionnelle	17,0	20,6	13,4	17,0
Public	21,8	25,4	30,2	25,8

n = nombre d'auteurs en chiffre absolu.

<sup>a</sup> Il y a 6,9 % des auteurs dont le lieu de travail n'a pu être retracé.

Mais il reste qu'une bonne part de la production amérindianiste que ce soit en ethnologie (programmes de développement, intervention sociale), en ethnohistoire (fondements historiques des revendications) ou en archéologie (archéologie de sauvetage, inventaires) a été effectuée par des consultants oeuvrant pour des firmes ou de manière autonome, et ce tantôt pour le compte du gouvernement, des municipalités, etc., tantôt pour le compte des autochtones. Dans ce contexte, les résultats de leurs travaux ont généralement été voués à une diffusion très restreinte. En ce sens, un apport fondamental de *Recherches amérindiennes au Québec* aura été d'offrir une opportunité de publier à cette catégorie de chercheurs. Cependant, il y a rarement eu plus de 20 % du contenu de la revue consacré aux recherches de ces autonomes, et plusieurs facteurs peuvent expliquer cette situation : refus des bailleurs de fonds de rendre les résultats publics, nature trop pointue de certaines études, manque de temps et de moyens chez les chercheurs pour rédiger des articles.

Enfin, les différents intervenants du secteur public qui ont touché de près ou de loin au domaine amérindien ont largement contribué dans les pages de la revue. Les fonctionnaires, avocats, intervenants politiques euroquébécois ou autochtones, journalistes, artistes, etc. ont occupé une place de plus en plus grande dans les pages de la revue au fil des ans.

## Conclusion

Seule revue amérindianiste de langue française en Amérique, créée par des Québécois francophones pour des Québécois francophones, tout en étant ouverte à tous, et destinée à promouvoir la connaissance des Amérindiens du Québec, sans ignorer celle des populations hors Québec, on serait porté à croire, à première vue du moins, que la nature et l'évolution du contenu de *Recherches amérindiennes au Québec*, depuis 30 ans, ait reflété assez fidèlement la nature et l'évolution des recherches amérindianistes dans cette province. C'est vrai en grande partie sur le plan idéologique. Les courants de pensée qui ont animé les chercheurs, tout comme l'intensité variable de leur engagement vis-à-vis les autochtones, ont été manifestes dans les pages de la revue. C'est beaucoup moins vrai par contre en ce qui concerne la production du savoir. Paradoxalement, si la revue a été créée et est demeurée hors du giron universitaire, son contenu a toujours été produit par une majorité de chercheurs universitaires. En ce sens, on peut dire que ce qu'elle présente, c'est principalement un reflet de la nature et de l'évolution de la recherche amérindianiste universitaire au Québec depuis 30 ans.

Pourtant, au fil des ans, cette recherche universitaire n'a fourni qu'une petite partie du savoir total sur les autochtones du Québec. Depuis toujours, la grande majorité des recherches amérindianistes au Québec, que ce soit en ethnologie, en archéologie et de plus en plus en ethnohistoire, a été effectuée par les firmes de consultants ou les chercheurs autonomes. Or, les résultats de leurs travaux ont habituellement pris la forme de rapports qui dorment aujourd'hui, pour la plupart, sur les tablettes de ceux qui les ont commandés. Malheureusement, de par les exigences de leur travail, les chercheurs autonomes ont rarement eu le temps et les moyens de rédiger et de publier les résultats de leurs recherches dans les revues spécialisées. Par conséquent, ce clivage entre la production d'ensemble du savoir et la portion du savoir qui a été publiée dans *Recherches amérindiennes au Québec* fait en sorte que la revue ne reflète qu'en partie le dynamisme de la recherche amérindianiste au Québec depuis 30 ans.

Reste que depuis 30 ans, la revue a été le véhicule de près de 1500 écrits de toutes natures (présentations, articles, notes de recherche, documents officiels, documents d'archives, bibliographies, actualités, chroniques juridiques, commentaires, comptes rendus de livres, de films, d'exposition et de pièces de théâtre, informations sur les publications et les colloques, In Memoriam) sur l'univers autochtone du Québec, de l'Amérique, et par-

fois même des autres continents (Corbeil 1997; *RAQ*, 27-29). C'est évidemment une contribution significative qu'il faut saluer, surtout si l'on tient compte du contexte dans lequel elle a été produite, et il est à espérer que cette revue survivra encore longtemps, puisqu'elle demeure, à plusieurs égards, une voix privilégiée de l'amérindianisme francophone au Québec, et un des lieux d'expression des amérindianistes francophones ou autres dans le monde.

## Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont généreusement partagé leurs souvenirs ou commenté des versions préliminaires de ce texte : Claude Chapdelaine, Norman Clermont, Robert Crépeau, Denys Delège, Richard Dominique, Jacques Frenette, Dominique Legros, José Mailhot, Charles A. Martijn, Jean-Claude Muller, Jean-François Moreau, Bruce G. Trigger et Pierre Trudel. Cette étude a été réalisée grâce à l'obtention d'une bourse postdoctorale du Conseil de la recherche en sciences humaines (CRSH) du Canada.

## Notes

- 1 La revue *Recherches amérindiennes au Québec* est publiée par la Société Recherches amérindiennes au Québec Inc., créée en 1973. Cette société édite également des livres portant sur les Amérindiens à l'intérieur de diverses collections, et elle organise à l'occasion des colloques. Elle est actuellement dirigée par un conseil d'administration composé de cinq membres élus annuellement, et la revue est dirigée par un comité de rédaction composé de 16 chercheurs issus de divers milieux. Un conseil international composé de 14 membres provenant du Canada, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et des États-Unis est chargé de scruter le contenu de la revue et de formuler des recommandations.
- 2 Aujourd'hui, seule l'Université Concordia à Montréal conserve un département conjoint d'anthropologie et de sociologie.
- 3 Entre 1907 et 1917, il y avait à Québec la Quebec Society of the Archaeological Institute of America. Il s'agissait d'une branche – surtout anglophone – d'une institution américaine essentiellement préoccupée par l'archéologie classique (C. Martijn, comm. pers., 2000).
- 4 Notons toutefois que, dans les années 1850, Joseph-Charles Taché, professeur à l'Université Laval, avait fouillé seize ossuaires hurons en Ontario, mais les résultats de ses fouilles n'ont jamais été publiés. De plus, quelques naturalistes canadiens-français tels Florent Bourgeault, Victor-Alphonse Huard et Léon Provencher ont également souligné des découvertes occasionnelles de témoins archéologiques, sans toutefois s'avancer à en faire l'analyse (Martijn, 1978 : 13-14). Enfin, dans les années 1860, un musée d'ethnologie a été créé au Séminaire de Québec où auraient été conservées, notamment, des pièces amérindiennes et inuites (Desrosiers et Lapointe, 1999 : 10).
- 5 Cet oeuvre vient tout juste d'être réédité dans son intégralité : Léo-Paul Desrosiers, *Iroquoisie, 1534-1701*. 4 volumes. Sillery, Éditions du Septentrion, 1998-1999.
- 6 Dans ce régiment de chercheurs anglophones, Jacques Rousseau et Jean Michéa firent exception en organisant un voyage de reconnaissance au lac Payne, dans le nord du Québec, où ils découvrirent des habitations esquimaudes dorsésiennes (Desrosiers et Lapointe, 1999 : 12). Par ailleurs, dans la seconde moitié des années 1950 fut fondée l'Archaeological Association of Quebec qui regroupaient des archéologues amateurs dont certains étaient francophones (Martijn, 1998 : 169).
- 7 Notons toutefois que des revues d'anthropologie canadiennes telles *Canadian Journal of Sociology and Anthropology*, *Culture* et *Anthropologica* ont toujours ouvert leurs pages aux amérindianistes francophones du Québec, mais elles ne sont pas spécialisées en études autochtones, ce qui limitait leur capacité à diffuser les travaux des amérindianistes canadiens dans leur ensemble.
- 8 Par langue de travail, il faut entendre ici la langue dans laquelle l'auteur a soumis son texte à la revue ou, surtout dans le cas des auteurs étrangers, la langue dans laquelle il a l'habitude de rédiger la majorité de ses textes. Par exemple, il est arrivé à quelques occasions que des chercheurs anglophones qui publient pratiquement toujours leurs travaux en anglais aient soumis un texte en français à *Recherches amérindiennes au Québec*. Dans pareils cas, l'anglais a été considéré comme leur langue de travail.
- 9 En raison d'un délai de publication, le contenu du numéro «Signatures post-coloniales» (volume 29, numéro 3, 1999), paru en février 2000, n'a pas été intégré dans ce tableau, ni dans les tableaux suivants. Par ailleurs, notre analyse quantitative du contenu de la revue ne tient pas compte des textes de présentation, des comptes rendus, de même que des rubriques d'information «livres reçus», «publications récentes» et «colloques et congrès».
- 10 Le fait provient sans doute en partie de ce que les Amérindiens avec une formation à la recherche universitaire étaient et sont encore trop peu nombreux. De plus, les rares textes qui ont été soumis par des autochtones ont fait l'objet de vifs débats au sein du comité de rédaction, divisé sur la pertinence de publier de tels travaux qui, souvent, ne sont pas rédigés selon les paramètres qui régissent la production dite scientifique en milieu universitaire. Notons toutefois qu'un numéro récent consacré aux Iroquois (*RAQ*, 29[2]) a été dirigé par une Mohawk et contenait quelques textes rédigés par des Amérindiens. Tout ceci ne signifie pas que les autochtones se désintéressent de la revue. En effet, ils viennent notamment de lui attribuer le prix d'excellence Mishtapew 2000 pour «l'implication en milieu autochtone», notant au passage que cette revue sert «de référence aux autochtones eux-mêmes qui, en plus de bénéficier d'une visibilité, y puisent des informations pertinentes les soutenant dans leur processus d'autonomie.»
- 11 C'est d'ailleurs dans le cadre de la production de la revue que sera réalisée la première véritable synthèse à jour de l'archéologie du Québec (*RAQ*, 7[1-2]).
- 12 La publication de *Recherches archéologiques au Québec* par l'Association des archéologues du Québec, à compter du milieu des années 1980, a permis à plusieurs firmes ou

archéologues autonomes de publier des rapports d'activités sommaires et ainsi faire connaître leurs travaux.

## Références

- Ancil, Pierre  
1980 Un étalage désordonné, *Recherches amérindiennes au Québec*, 10(3) : 203-204.
- Arcand, Bernard  
1981 Je suis un arbre, mais avez-vous vu la forêt? *Recherches amérindiennes au Québec*, 10(4) : 282.
- Bailey, Alfred G.  
1937 *The Conflict of European and Eastern Algonkian Cultures, 1504-1700*, St. John : New Brunswick Museum.
- Balikci, Asen  
1980 Faux combats, tristes arènes, *Recherches amérindiennes au Québec*, 10(1-2) : 124.  
1985 Réponse au commentaire de Richard Dominique, *Recherches amérindiennes au Québec*, 15(4) : 93-95.
- Barbeau, Marius  
1994 *Mythologie huronne et wyandotte*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Bédard, Avila  
1914-1915 La traduction des noms géographiques, *Le Parler français*, 13 : 263-272.
- Bouchard, Serge  
1979 Faux combats, tristes arènes. Réflexion critique sur l'amérindianisme d'aujourd'hui, *Recherches amérindiennes au Québec*, 9(3) : 183-193.
- Boudreau, Claude  
1994 *La cartographie au Québec, 1760-1840*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.
- Chance, Norman A. (dir.)  
1968 *Conflict and Culture: Problems of Developmental Changes Among the Cree*, Ottawa : Saint Paul University, Research Center for Anthropology.
- Chapdelaine, Claude et James Pendergast (dirs.)  
1993 *Essays in Saint-Lawrence Iroquoian Archaeology*, Dundas, Ontario : Copetown Press, Occasional Papers in Northeast Archaeology, 8.
- Charron, Claude-Yves  
1983 Les défis et contraintes de l'anthropologie du développement : entrevue avec Richard F. Salisbury, *Recherches amérindiennes au Québec*, 13(1) : 55-56.
- Chevrier, Daniel  
1975 L'archéologie préhistorique sur la moyenne et basse Côte-Nord, *Recherches amérindiennes au Québec*, 5(2) : 24-34.
- Clermont, Norman  
1974 Un site archaïque de la région de Chambly, *Recherches amérindiennes au Québec*, 13(1) : 55-56.  
1976 Un site du Sylvicole inférieur à Sillery, *Recherches amérindiennes au Québec*, 6(1) : 36-44.  
1982 Quebec Prehistory Goes Marching In, *Canadian Journal of Archaeology*, 6 : 195-200.  
1987 La préhistoire du Québec, *L'Anthropologie*, 91(4) : 847-858.
- Conrad, Geoffrey W.  
1972 Les ressources archéologiques du lac de la Hutte au Nouveau-Québec, *Recherches amérindiennes au Québec*, 2(2) : 52-67.
- Corbeil, Pierre  
1997 *Recherches amérindiennes au Québec. Index des volumes 1 à 26*, Montréal : Recherches amérindiennes au Québec.
- Denton, David  
1976 Établissement du XX<sup>e</sup> siècle: recherche ethnoarchéologique dans la région du lac Kanaaupscow, *Recherches amérindiennes au Québec*, 6(2) : 38-55.
- Desrosiers, Pierre et Camille Lapointe  
1999 L'archéologie québécoise d'hier à aujourd'hui, *Cap-aux-Diamants*, 57 : 10-13.
- Dominique, Richard  
1990 Amerindian Studies in Quebec, *Interdisciplinary Approaches to Canadian Society: A Guide to the Literature*, A.F.J. Artibise (dir.), Montréal : McGill-Queen's University Press : 148-156.  
1985 La recherche en sciences sociales en milieu autochtone, *Recherches amérindiennes au Québec*, 15(4) : 92-100.
- Dubreuil, Guy  
1998 Genèse du département d'anthropologie de l'Université de Montréal : chronique d'un itinéraire, *Anthropologie et histoire. Actes du quatrième colloque du département d'anthropologie*, N. Clermont (dir.), Université de Montréal : 77-105.
- Dumais, Pierre  
1994 Bilan critique de la recherche en archéologie préhistorique au Québec (1979-1994), *Archéologiques*, 8 : 40-44.
- Falardeau, Jean-Charles  
1939 Ce qu'il est advenu d'une ancienne tribu de Sauvages canadiens : préhistoire, histoire et description contemporaine de la réserve des Hurons de Lorette, Mémoire de baccalauréat en sciences sociales, Université Laval.
- Gérin, Léon  
1900 La Seigneurie de Sillery et les Hurons de Lorette, *Mémoires et compte rendus de la société royale du Canada*, 6 : 73-115.
- Gold, Gérald L. et Marc-Adélar Tremblay  
1983 La formation de l'anthropologie du Québec, 1960-1980, *Conscience et enquête. L'ethnologie des réalités canadiennes*, M.-A. Tremblay (dir.), Ottawa : Musée national de l'Homme : 52-94.
- GRII (Groupe de recherche l'Indien imaginaire)  
1987 Question de territoires : entrevue avec Rémi Savard, *Recherches amérindiennes au Québec*, 17(3) : 31-40.
- Guy, Camil  
1976 Commentaire sur les textes de Bouchard et Tremblay, *Recherches amérindiennes au Québec*, 6(1) : 57-58.
- Lambert, Carmen  
1976 Commentaire sur les textes de Bouchard et Tremblay, *Recherches amérindiennes au Québec*, 6(1) : 56-57.
- Laverdière, Camille et Nicole Carette  
1999 *Jacques Rousseau 1905-1970. Bio-bibliographie*, Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.
- Lawson, Barbara  
1999 Exhibiting Agendas: Anthropology at the Redpath Museum (1882-99), *Anthropologica*, 41(1) : 53-65.

- Martijn, Charles A.  
 1974 État de la recherche en préhistoire du Québec, *Revue de géographie de Montréal*, 28(4) : 429-441.  
 1978 Historique de la recherche archéologique au Québec, *Recherches amérindiennes au Québec*, 7(1-2) : 11-18.  
 1998 Bits and Pieces, Glimpses and Glances : A Retrospect on Prehistoric Research in Quebec, *Historical Perspectives on Canadian Archaeology*, P.J. Smith et D. Mitchell (dirs.), Hull : Canadian Museum of Civilization : 163-190.  
 2000 Communication personnelle, 1 Mars.
- Martijn, Charles et Jacques Cinq-Mars  
 1970 Aperçu sur la recherche préhistorique au Québec, *Revue de géographie de Montréal*, 24(2) : 175-188.
- Masse, Oscar  
 1935 *À Vau-le-Nordet*, Montréal : Librairie Beauchemin Limitée.
- Moreau, Jean-François  
 1976 Cinq années de Recherches amérindiennes au Québec, *Recherches amérindiennes au Québec*, 6(1) : 4-9.  
 1981a Dix années de Recherches amérindiennes au Québec, *Recherches amérindiennes au Québec*, 11(2) : 155-160.  
 1981b Une innocente feinte, *Recherches amérindiennes au Québec*, 10(4) : 283-284.
- Muller, Jean-Claude  
 n.d. When Did Exotica Begin for Quebecers? manuscrit inédit, département d'anthropologie, Université de Montréal.
- Nowry, Laurence  
 1995 *Man of Mana. Marius Barbeau*, Toronto : NC Press Limited.
- Rouillard, Eugène  
 1909a L'invasion des noms sauvages, *Bulletin du parler français au Canada*, 7(5) : 162-170.  
 1909b Les noms sauvages, *Bulletin du parler français au Canada*, 8(3) : 97-100.
- Salisbury, Richard F.  
 1986 *A Homeland for the Cree: Regional Development in James Bay, 1971-1981*, Montréal : McGill-Queen's University Press.
- Séguin, Jocelyne  
 1978 L'archéologie préhistorique au Québec : une illusion à sauver? *Recherches amérindiennes au Québec*, 8(3) : 235-241
- Simard, Jean-Jacques  
 1985 Réponse au commentaire de Richard Dominique, *Recherches amérindiennes au Québec*, 15(4) : 97-99.
- Smith, D. B.  
 1974 *Le Sauvage. The Native People in Quebec Historical Writing on the Heroic Period (1534-1663) of New France*, Ottawa : Musées nationaux du Canada, Musée national de l'Homme, collection Mercure, division de l'histoire, dossier no. 6.  
 1996 Amerindians in Quebec and Canada, Half-a-Century Ago—and Today, *Transferts culturels et métissages Amérique/Europe, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, L. Turgeon, D. Delâge et R. Ouellet (dirs.), Sillery : Les Presses de l'Université Laval : 117-137.
- Tremblay, Jean-Noël  
 1974 Situation de la recherche au Québec : archéologie-ethnologie, *Recherches amérindiennes au Québec*, 4(3) : 29-32.
- Tremblay, Marc-Adélar  
 1982 Les études amérindiennes au Québec, 1960-1981 : état des travaux et principales tendances, *Culture*, 2(1) : 83-106.  
 1984 La recherche universitaire nordique dans les sciences humaines au creux de la vague, *Recherches amérindiennes au Québec*, 14(3) : 90-95.
- Tremblay, Marc-Adélar et Gerald Gold  
 1984 L'anthropologie québécoise et l'étude du Québec : continuités et ruptures, *Continuité et rupture : les sciences sociales au Québec*. G.-H. Lévesque (dir.), Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal : 257-297.
- Tremblay, Marc-Adélar et Josée Thivierge  
 1986 La nature et la portée de l'oeuvre amérindienne de Jacques Rousseau, *Anthropologie et Sociétés*, 10(2) : 163-182.
- Trigger, Bruce G.  
 1981 Giants and Pygmies : The Professionalization of Canadian Archaeology, *Towards a History of Archaeology*, G. Daniel (dir.), London et New York : Thames and Hudson : 69-84.  
 1990 *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal : Boréal.  
 1997 Loaves and Fishes : Sustaining Anthropology at McGill, *Culture*, 17(1-2) : 89-100.
- Trudel, François  
 1995 Des Navahos aux Inuits : l'itinéraire autochtone de Marc-Adélar Tremblay, *La construction de l'anthropologie québécoise. Mélanges offerts à Marc-Adélar Tremblay*, F. Trudel, P. Charest et Y. Breton (dirs.), Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval : 309-322.
- Vincent, Sylvie  
 1975 À vous de jouer, *Recherches amérindiennes au Québec*, 5(1) : 2-3.  
 1981 Des images, ça se lit aussi, *Recherches amérindiennes au Québec*, 10(4) : 282-283.
- Vincent, Sylvie et Bernard Arcand  
 1979 *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, Montréal : Hurtubise HMH.
- Vincent, Sylvie et José Mailhot  
 1997 Recherches amérindiennes au Québec, vingt-cinq ans d'existence, *Sciences et sociétés autochtones, partenaires pour l'avenir*, H. Bouchard (dir.), Montréal : Recherches amérindiennes au Québec : 21-28.